ÉLISABETH DE NEYRAT

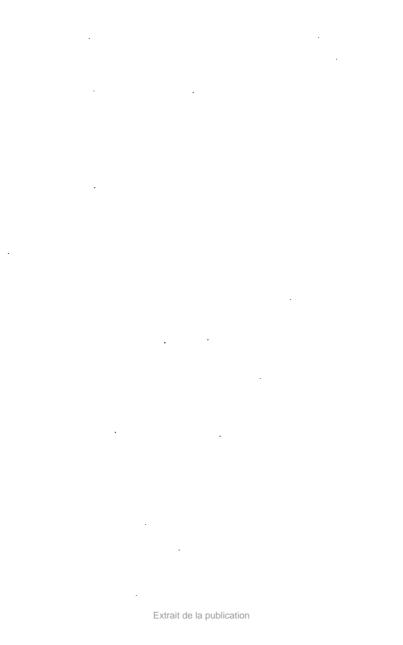
LES BUISSONS de SEPTEMBRE

roman



GALLIMARD





LES BUISSONS DE SEPTEMBRE

DU MÊME AUTEUR

LE SABLE ENTRE LES DOIGTS, roman.

ÉLISABETH DE NEYRAT

LES BUISSONS de SEPTEMBRE

roman



GALLIMARD

5, rue Sébastien-Bottin, Paris VIIe Sixième édition Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage, vingt-cinq exemplaires sur vélin pur fil Lafuma Navarre, dont vingt numérotés de 1 à 20 et cinq, hors commerce, marqués de A à E.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays y compris la Russie.

© 1957, Librairie Gallimard.

A mon mari.

Une vie d'homme, cela consiste à courir sans repos, d'une fin à l'autre.

JEAN DUTOURD, Doucin.



PREMIER CHAPITRE

Ils étaient sept, un vieil homme édenté, un couple sur le déclin, une folle et sa fille, un enfant et sa sœur. Sept qui allaient, sur une route, vers une ville qu'ils avaient fuie, en désordre et comme des bêtes, trois mois auparavant, avec la peur au ventre et la tête si vide que rien, depuis, ne paraissait réel.

Ce soir, ils revenaient.

Il y avait deux jours déjà qu'ils revenaient.

Et, à présent, sur le point d'arriver enfin, tous étaient très fatigués, tellement qu'il leur semblait impossible de pouvoir marcher jusqu'à la ville.

Une ville, la leur, qu'ils avaient quittée en flammes et qui les attendait après le prochain croisement, là où la départementale rejoignait la nationale, jetait sa quelconque animation dans cette chose extraordinaire qu'on nommait « logistique » dans les états-majors et « Red Ball » ailleurs, parce que des panneaux ronds, d'un beau rouge vif, la jalonnaient.

Ils redoutaient l'instant où ils atteindraient le

croisement, tous savaient que, de là, on commençait à voir la ville. La distance diminuait. C'était comme un étau qui se refermait sur eux. Seule, la folle échappait à cette angoisse. Geneviève Mahieu — dont le délicat système nerveux n'avait pas résisté au cataclysme : une dame bien qui avait eu son jour, un salon très couru et des kyrielles d'amies futiles et distinguées. Elle se traînait en queue et sa fille unique, Michèle, ne s'en occupait pas ; c'était le doyen de la troupe qui en prenait soin. Geneviève portait la valise du vieux en plus de la sienne, et d'être ainsi chargée ajoutait un peu plus d'égarement à son expression tendue.

Il leur semblait que le croisement approchait à pas de géants, mais c'était seulement au rythme de leurs pas à eux.

Parfois, Élisabeth Verrier se retournait, dénombrait rapidement son monde et, si tout allait bien, reprenait sa marche en avant, la tête droite, les épaules rejetées, avec l'air de lancer un défi à l'univers entier. C'était là son air le plus naturel.

A l'extrême pointe, Michèle allait aussi, mais pas de la même façon qu'Élisabeth, et sans jamais se retourner. Une force irrésistible l'emportait vers le croisement, plus rien n'avait d'importance hormis ce bout de route, cet arpent de terre où s'enchâssaient les panneaux rouges. Michèle voulait voir, enfin voir sa ville, la reconnaître ou la maudire, lovée dans le fracassant sillage de la Red Ball, ce monstre bruyant qui transperçait les villes et les campagnes, nuit et jour, sans arrêt. Red Ball, entité munie d'un passeport de feu, et dont les bulles crevaient sans visas sous les bouches fumeuses des canons. Red Ball, synonyme de volonté, mélange d'hommes, de fer, de moteurs, de roues, de bruit et de lumière; rouage aux

pignons d'étoiles blanches, fantastique entreprise de livraison, organisation sans précédent dans l'histoire des guerres et des peuples, reptile de chair et d'acier bondissant de taches rouges en taches rouges jusqu'aux mares de sang des corps écartelés sur la boue des créneaux.

Le croisement n'était plus qu'à un jet de pierre, Élisabeth se retourna; ils étaient tous là, la folle, le vieux, cette excellente madame Lesage et son mari, et le jeune frère d'Élisabeth, François. Douze ans, une vitalité à toute épreuve, une admiration sans bornes pour son aînée, trois ou quatre éphélides sur un bout de nez, cinquante égratignures sur des jambes bronzées, du cœur à en revendre, pas plus de cervelle qu'une alouette, et un vocabulaire qui n'était pas particulièrement choisi.

Il ne marchait pas en ligne droite, comme les autres, mais se livrait à mille excentricités. Élisabeth n'osait intervenir; Madame Lesage prenant à tort et à travers le parti de François, la moindre remontrance risquait de déclencher une scène. Ils étaient tous dans un tel état qu'Élisabeth jugeait préférable d'éviter ce genre d'incident. La mesure Îui parut pourtant comble quand François se mit à siffler un air scout, parce qu'on ne siffle pas, ni des airs scouts ni autre chose, quand on est en deuil. Leur mère était morte fin juin, aux carrières de Fleury, d'une banale congestion pulmonaire alors qu'à cette époque ce n'était pas les occasions de mort violente et expéditive qui manquaient. Lorsque la nouvelle leur était parvenue Élisabeth avait maîtrisé son chagrin, et François s'était senti obligé de l'imiter, elle lui avait dit cent fois qu'un homme ça ne pleurait pas. Bien entendu, Michèle avait pleuré, Hélène Verrier ne lui était rien, la mère d'une amie, une voisine;

mais elle sanglotait à tout propos, et hors de propos. Élisabeth l'avait même vue pleurer pour un Boche, un jour, en bordure d'une route très fréquentée par les convois et, ipso facto, par l'aviation alliée. Le Boche était venu rouler dans le fossé où les jeunes filles s'aplatissaient pour tenter d'échapper aux déluges d'acier qui fondaient sur la route; il avait les bras en flammes et hurlait comme un damné, renversé sur le remblai, la gorge offerte aux projectiles, le visage tourné vers le ciel d'où tombait la mort, en traits sûrs et réguliers. Il avait mis longtemps à mourir, un bon quart d'heure, c'est long et ça ne l'est pas, ça dépend des circonstances. Pour ce garçon d'une vingtaine d'années, qui brûlait vif, ça avait dû être terriblement long. Le soir, Michèle pleurait encore.

Élisabeth en avait souvent assez, des jérémiades de Michèle, mais elle ne le laissait pas voir. Elle ne laissait jamais rien voir, Élisabeth, aussi passait-elle pour dure et inhumaine, alors qu'elle avait seulement le sens des responsabilités; et elle n'hésitait pas à prendre même celles qui ne lui incombaient pas. Par devoir? plus exactement, plutôt pour ne pas être amenée à se mépriser, et tout en évitant de se payer de mots; ronflants ou pas elle tenait les mots pour ce qu'ils sont, rien de plus, rien de moins. Il v avait chez elle une sorte de méfiance instinctive à l'égard de la dialectique, des démonstrations excessives. Michèle, tout le contraire. Une tête de linotte qui croyait aux mots et s'en grisait, augmentant à plaisir ses misères en les détaillant, disséquant son chagrin et puisant dans les tragédies du Grand Siècle pour l'étayer. Une victime reconnaissante, une espèce de compromis entre Hermione et Iphigénie, une tendre et naïve enfant, élevée à la diable par des domestiques indifférentes, sa mère changeant de bonne chaque saison. Orpheline depuis trois mois, son père ayant été tué au cours du bombardement de la nuit du 6 au 7 et sa mère ayant sombré dans la démence.

Elle glissait dans un désarroi total. Indécent, pensait Élisabeth pour qui Michèle demeurait un rébus. Elle ne lui aurait pas contesté — au pis aller — le droit de souffrir pour le Canadien. C'était une assez curieuse histoire qui leur était arrivée là, et qui n'avait pu advenir que grâce à des circonstances tragiques au point d'annihiler en elles toute notion de morale. C'était apparemment inconcevable et ça s'était pourtant produit. Ce Canadien était tombé du ciel, du ciel de juillet voué aux incendies, du ciel rose et rouge de la guerre, en un temps où nul ne s'étonnait de voir des Canadiens jouer les Icare. Traînant son parachute, il avait trouvé asile dans la ferme jouxtant la maison où campait le petit groupe de réfugiés. Pour l'une et pour l'autre il avait été le premier, parce qu'elles craignaient de mourir avant d'avoir connu l'amour, et aussi parce que tout était par terre et qu'il n'y avait plus ni freins ni barrières. Le Canadien s'était présenté au moment propice, et comme il était le seul dans le coin avec qui elles puissent tenter de semblables expériences, elles n'avaient pas songé un seul instant à s'en disputer l'exclusivité. Aux limites de la terreur et du désespoir on ne s'attarde pas à de pareils détails. Chacune avait fait semblant de tout ignorer, ainsi les apparences étaient-elles demeurées sauves. Le beau Canadien avait été pris, en uniforme d'ailleurs et il ne pouvait rien lui arriver d'autre qu'une captivité en bonne et due forme. Michèle avait encore plus pleuré pour le Canadien qui n'était pas mort que pour le Boche qui avait

brûlé vif. C'était admissible, elle avait couché avec le Canadien, pas avec le Boche, Élisabeth secoua les épaules, ce qu'elle remuait là, dans sa tête volontaire, n'était pas tellement joli. Elle avait parfois des scrupules, le Canadien aurait peutêtre filé plus loin s'il n'avait alternativement pris du bon temps dans une certaine grange avec deux belles filles que les principes n'étouffaient pas. Pour laquelle était-il resté? pour les deux ou pour aucune? Élisabeth inclinait volontiers pour cette dernière supposition, la moins gênante.

Michèle pouvait bien penser ce qu'elle voulait là-dessus, c'était le moindre des soucis d'Élisabeth. Et, dans cette histoire, Michèle n'était pas seule en cause, François avait également nourri d'étranges sentiments à l'endroit du bel aviateur. Élisabeth en avait eu conscience, mais Michèle avait refusé d'y voir autre chose que l'admiration d'un jeune garçon pour un héros de légende. Il y avait eu beaucoup de cela, et un peu du reste, mais si peu. Aucun des trois ne se sentait coupable, la perversité leur était étrangère; trois cœurs avaient battu ensemble, au même rythme, en même temps, pour un même homme, deux corps s'étaient offerts au même corps, et il n'en restait rien, ni regrets ni remords.

Les jeunes filles évitaient tacitement ce sujet, mais elles auraient pu l'aborder sans honte, surtout Élisabeth qui attachait toujours plus d'importance au présent qu'au passé.

Le croisement n'était plus qu'à cent mètres.

Michèle distinguait déjà les files de véhicules de la Red Ball. Normalement, elle aurait dû se faire du mauvais sang car la circulation des piétons était dangereuse sur le parcours de la Red Ball, et les accidents fréquents. Mais elle ne s'en faisait pas, cela lui aurait été égal d'être tuée par

un camion américain. Et c'était là ce qui aurait pu arriver de mieux à cette pauvre Geneviève, pour elle-même car pour Michèle la vie de cette démente était comme un dépôt sacré, et bien qu'elle n'en n'eût guère été aimée. Geneviève avait été de ces femmes qui se préoccupent uniquement de leurs toilettes et de leurs amies, de celles dont les enfants n'ont pas le droit de trop s'approcher, et qu'il ne faut pas embrasser une fois leur maquillage terminé. Quand Michèle était malade, c'était Hélène Verrier qui venait la soigner, donner les consignes à la bonne. Mais, maintenant, tant que Michèle vivrait, la folle ne manguerait de rien et n'irait pas dans n'importe quel asile, s'il fallait absolument qu'elle y aille. Michèle souhaitait la garder auprès d'elle. Où ? elle n'en savait rien. leur maison était démolie, on avait mis dis-sept heures à les dégager de la cave aux trois quarts' effondrée. C'était pendant cet ensevelissement que Geneviève avait perdu la raison.

Michèle se souvenait qu'elle avait eu, alors, des envies simples et bêtes. Dormir dans un vrai lit. Manger autre chose que du pain grillé qui avait séjourné des semaines dans une boîte en fer blanc. Fumer deux ou trois bonnes cigarettes. Boire glacé,

sa passion.

Quand elle était sortie de la cave, traînant sa mère inconsciente, elle avait eu l'impression très nette que, désormais, plus rien ne serait comme avant. Et le monde qu'elle abordait ainsi s'écroulait à grand fracas, la ville brûlait, toute rouge, autour d'elle. L'enfant malgré tout gâtée, matériellement comblée, était devenue femme d'un seul coup, bien avant que de s'abandonner dans les bras du beau Canadien. Le malheur en avait brutalement fait un être humain. Depuis, elle avait à porter le poids de sa sensibilité d'écorchée vive, elle saignait, ouverte à jamais, cœur et corps, sur

sa propre peine.

Elle atteignit le croisement la première, elle allait en tête pour avoir l'impression de marcher seule sur le bas côté de la route, d'aller où bon lui semblait, de ne pas rentrer. Elle ne rentrait pas. Pour « rentrer » il faut avoir une maison, ou quelque chose, ou quelqu'un, qui vous attende, qui soit là où vous arriverez, témoin statique sur le chaos du monde. Michèle n'avait rien, n'allait nulle part et personne ne l'attendait. Élisabeth ne pouvait pas comprendre cela; elle, son père l'attendait. Médecin, il était resté dans la ville incendiée - Michèle était partie le 11 et elle brûlait encore - il avait échappé aux orages d'acier qui, par mer et par terre, avaient plu sur la ville. Même si, retenu ailleurs par ses fonctions, il n'était pas rue du Bailly quand ses enfants arriveraient, ceux-ci n'auraient pas le sentiment de revenir dans un désert. Élisabeth pouvait toujours faire semblant d'avoir un courage illimité, elle rentrait, Michèle changeait de quartier.

Michèle se mit à envier François, il était trop jeune pour connaître la détresse de ceux qui, n'ayant plus rien, vont tout de même vers un autre port qu'ils chargent d'espérances, et en s'efforçant d'y croire car s'ils ne croyaient pas à une sorte de resurrection de leur existence un instant abolie, ils perdraient la raison sur-le-champ. Michèle tenait à demeurer lucide, tout en sachant que plus on est lucide, plus on souffre. Mais, seule, la souffrance physique lui faisait réellement peur, et cette épreuve lui ayant été épargnée elle avait le bon goût de se considérer comme favorisée. Elle avait vu trop de gens hurler de douleur et se tordre tels des vers pour ne pas évaluer sa chance à sa juste mesure. L'acier et le feu étaient toujours

passés à côté d'elle, ils l'avaient frôlée bien souvent et jamais ne l'avaient atteinte. Elle se souvenait en particulier du jour où un énorme éclat, long, tordu et dentelé, était tombé à quelques centimètres de sa tête, alors qu'elle était à plat ventre sur le sol, si près qu'elle en avait senti la chaleur sur son front. L'espace d'une seconde, elle avait cru que ses cheveux prenaient feu. Ce jour-là, et d'autres aussi, elle avait eu une chance inouïe.

Etait-ce vraiment de la chance que d'être condamnée à vivre.

Pour elle, ainsi que pour beaucoup depuis que le crime et la folie déferlaient sur la terre, la mort était souvent plus une délivrance qu'un châtiment. Notion dont Michèle avait eu, autrefois, une idée assez courte, puis l'aube terrible était venue et l'échelle des valeurs à laquelle elle se référait s'était trouvée faussée du haut en bas. Et elle ne se donnait pas la peine de s'en rebâtir une, tandis qu'Elisabeth en malaxait les nouveaux éléments dans sa caboche, posément, patiemment, avec cette persévérance dont rien, jamais, ne viendrait à bout. Pourtant Élisabeth avait perdu sa mère, une mère adorée.

Elles pouvaient dresser à peu près le même bilan toutes les deux, les nuances étaient minimes.

Dans moins d'un couple d'heures, Élisabeth se trouverait face à face avec l'horreur du foyer saccagé. Michèle avait pansé cette blessure-là, gazes, chairs et cœur collés, sang caillé sur la peine, pas Élisabeth, et pour celle-ci le plus dur restait peut-être à faire. Submergée de tendresse, Michèle résista à l'envie d'aller vers Élisabeth afin de la préparer à affronter l'ultime écueil. Elle n'avait que des mots à sa disposition et savait qu'Élisabeth les méprisait.

Alors elle laissa sciemment Élisabeth seule avec

ses épreuves, celles qu'elle avait déjà subies et celles qui l'attendaient là-bas, dans la ville écharpée. Les forts sont toujours abandonnés à euxmêmes.

Il avait fait beau dans la journée et le soir était doux, l'air léger, de ces soirs qui vous décrispent. Michèle n'en recevait rien de bienfaisant, elle avait l'impression d'avancer dans de l'étoupe, et non dans les transparences bleues du crépuscule : ce retour l'humiliait sans qu'elle sût exactement pourquoi. Sans Élisabeth, elle ne serait jamais revenue, elle serait partie ailleurs, n'importe où, dans ce quelque part d'intact que le destin devait tenir en réserve pour les plus faibles, les plus susceptibles. Il fallait avoir l'impudence d'Élisabeth pour revenir le front haut dans une ville que l'on avait vue anéantir en cinq jours. Et après ces cinq jours-là, pendant les deux mois qui avaient suivi, le martyre avait continué. Pendant tout ce temps, ce temps des morts et de la peur, les communiqués avaient été pleins du nom de cette ville, pleins à en craquer. La lourde syllabe qui servait de nom à la ville avait éclaté sur les ondes, avait retenti dans le monde entier, ainsi qu'un glas. A présent, cette même syllabe n'évoquait plus qu'un désert de cendres noircies.

Et c'était vers ce désert qu'allait Michèle, à un peu plus de vingt ans, dans le bleu du soir, entre de vastes étendues de terre bosselées où, déjà, l'on avait rassemblé des carcasses de chars, de camions, de véhicules divers, d'engins meurtriers. Le reliquat de la guerre. Le décrochez-moi-ça du crime patenté.

Sur la route défoncée roulaient des camions marqués de l'étoile blanche, peut-être allaient-ils, eux aussi, vers un champ où la rouille achèverait l'œuvre du feu.

ELISABETH DE NEYRAT

LES BUISSONS DE SEPTEMBRE

A la fin de l'été 1944, Élisabeth Verrier et son amie d'enfance Michèle Mahieux rentrent dans leur ville natale. Les deux jeunes filles avaient quitté la ville au moment des bombardements pour chercher un refuge à la campagne. Pressées par la première angoisse de la mort prochaine elles ont eu un même amant: un parachutiste canadien. Dans la ville aux trois quarts détruite elles vont essayer de revivre.

Élisabeth retrouve son père dont la conduite a été admirable mais qui est en pleine déchéance; il a pris pour maîtresse une femme facile, Wanda, et s'est mis à boire. Elisabeth, fille inflexible et faite pour dominer son entourage, se heurte à ce problème. L'amant qu'elle prend, John Lexner, un soldat américain, ne lui apporte pas le repos d'esprit. Leurs rapports, en effet, sont difficiles, ils se reprochent mutuellement ce qui sépare leurs patries. Elisabeth se laissera pourtant convaincre au cours d'une scène où Lex, à bout d'arguments, la mène devant une tombe américaine.

Michèle, qui est douce, rêveuse, effacée par Élisabeth, retrouve à l'hôpital un de ses anciens flirts défiguré et amputé. Bien qu'elle l'aime toujours il est impossible de rien reprendre. Par désespoir et par facilité elle devient la maîtresse d'un camarade de Lex.

Une éclaircie cependant, le drame entre Wanda - à laquelle les jeunes filles ont d'abord été très hostiles - et le docteur a été résolu : celui-ci épousera sa maîtresse qui lui prouve la sincérité de son attachement.

Ce roman d'Élisabeth de Neyrat confirme les promesses de son premier livre Le Sable entre les Doigts. Le récit est conduit dans un mouvement très vif. Le personnage d'Élisabeth, qui rappelle un peu la célèbre Scarlett O'Hara d'Autant en emporte le Vent, est dessiné avec force et simplicité et demeure fort attachant. Le propos de l'auteur est ample et traité avec un talent éclatant. Dans le cadre d'une ville de province détruite c'est un des problèmes importants du monde moderne que l'auteur a traité, le bouleversement des lieux familiers, la transformation de la morale et la tentative d'une vie nouvelle.